

Analyse du discours de Jean de Thessalonique sur la Dormition de la Sainte Vierge

In: Échos d'Orient, tome 22, N°132, 1923. pp. 385-397.

Citer ce document / Cite this document :

Jugie Martin. Analyse du discours de Jean de Thessalonique sur la Dormition de la Sainte Vierge. In: Échos d'Orient, tome 22, N°132, 1923. pp. 385-397.

doi : 10.3406/rebyz.1923.4418

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_1146-9447_1923_num_22_132_4418

Analyse du discours de Jean de Thessalonique

SUR LA DORMITION DE LA SAINTE VIERGE

Dans notre article sur la vie et les œuvres de Jean de Thessalonique paru ici-même (1), nous avons déjà parlé de l'homélie sur la Dormition de la Sainte Vierge composée par ce Père du début du VII^e siècle. Après avoir établi l'authenticité de la pièce, nous avons signalé l'intéressant témoignage qu'elle renferme sur les origines de la fête de la Dormition en Orient et sur la primauté de saint Pierre. L'objet du présent article est de donner une analyse détaillée du morceau, et d'en indiquer les sources.

L'examen des manuscrits qui nous ont conservé le texte de l'homélie — une quinzaine en tout — révèle l'existence d'une double rédaction : l'une, plus courte, que l'on peut considérer comme primitive, malgré certaines interpolations de détail; l'autre plus développée, remontant au moins au XII^e siècle. De cette seconde rédaction, nous ne nous occuperons pas ici, bien qu'elle ait son intérêt pour l'histoire de la mariologie byzantine.

I — LE PROLOGUE

L'exorde ou prologue, conservé en entier dans trois manuscrits du X^e siècle, deux du XII^e et un du XIII^e, est particulièrement important. Outre qu'il établit l'authenticité de la pièce et nous apprend que ce fut Jean lui-même qui introduisit la fête de la Dormition à Thessalonique, il donne la clé de tout le récit qui suit, et permet d'en apprécier la valeur historique.

L'orateur commence par déclarer « qu'à l'admirable, toute-glorieuse et toute-sainte Mère de Jésus-Christ, notre Sauveur » toute créature qui est sous le ciel doit une hymne de louange et de reconnaissance pour l'Incarnation du Fils unique du Père, opérée par son intermédiaire. Après l'Ascension de Jésus, Marie demeura un temps assez long, *χρόνον οὐ βραχύον*, avec les Apôtres, à Jérusalem même, dans la maison du disciple bien-aimé. Puis les Apôtres, et saint Jean lui-même, se dispersèrent par le monde entier, sur l'ordre du Saint-Esprit, pour prêcher l'Évangile. Ce fut *un certain temps* après cette dispersion que la Vierge

(1) « La vie et les œuvres de Jean de Thessalonique », dans les *Echos d'Orient* de juillet-décembre 1922, p. 298-307.

sainte quitta cette terre par la voie de la mort naturelle, τῷ φυσικῷ τέλει.
 Cette mort, *ce repos* de Marie, ἡ ἀνάπαυσις, fut accompagné d'étonnantes merveilles, dont les témoins oculaires rédigèrent le récit authentique. Malheureusement, dans la suite, des hérétiques malfaisants falsifièrent cette histoire, y introduisant des choses inconvenantes en désaccord avec le sens catholique, ἀναρμόδιων τῇ καθολικῇ Ἐκκλησίᾳ. C'est ce qui explique pourquoi les prédécesseurs de Jean sur le siège de Thessalonique se sont abstenus de célébrer *la mémoire du repos* de la sainte Théotocos, que l'univers catholique presque tout entier, à l'exception de quelques endroits, honore par une fête annuelle. Lui, Jean, ne veut pas que la métropole macédonienne demeure plus longtemps étrangère à l'usage commun. Il exhorte donc ses auditeurs à célébrer avec joie spirituelle la mémoire du repos de celle qu'il appelle la Bienfaitrice de l'univers. Pour exciter la ferveur de ses ouailles, en même temps que pour les édifier, il s'est, dit-il, livré à un rude labeur : il a essayé de dégager des récits interpolés par les hérétiques l'histoire véridique des derniers moments de Marie et des prodiges qui accompagnèrent sa sortie de ce monde, imitant ainsi ses prédécesseurs immédiats, et aussi beaucoup d'anciens Pères, qui ont expurgé les ouvrages désignés sous le nom de *Voyages particuliers* des saints apôtres Pierre et Paul, Jean et André, et la plupart des écrits des hommes de Dieu et des martyrs. Il ne rapportera pas tout ce qu'il a trouvé en divers livres, mais seulement ce qui s'est réellement passé, ce qui jusqu'à ce jour a le témoignage des lieux, καὶ τοῖς τόποις μέγροι γῶν μαρτυρούμενα, sans tenir compte des redites, du verbiage, voire même des contradictions introduites par la malice des interpolateurs.

Ainsi notre orateur a cru à l'existence d'une tradition écrite sur la mort de Marie remontant jusqu'aux apôtres. Il est parti du principe que les apocryphes qui circulaient de son temps n'étaient que la déformation de ce récit primitif. Retrouver la véritable histoire à travers ces tissus d'erreur, d'in vraisemblances et d'inconvenances que sont les apocryphes, telle est l'entreprise qu'il a tentée. Voyons comment il s'en est tiré.

II — LE RÉCIT DE LA MORT DE MARIE

1^o *L'apparition de l'ange et la remise de la palme.* — Lorsque la Mère immaculée du Seigneur fut sur le point de quitter cette terre par la mort naturelle, le grand ange, ὁ μέγας ἄγγελος (1) alla vers elle et lui

(1) Certains manuscrits parlent de l'ange Gabriel, mais c'est une interpolation. D'après ce qui suit, il s'agit de saint Michel.

annonça que dans trois jours elle « déposerait son corps ». En même temps, il lui donna de la part de Celui qui a planté le Paradis une palme mystérieuse appelée βραβεῖον, en lui recommandant de la remettre aux apôtres, qui devraient la porter devant son cercueil, le jour de ses funérailles. Tous les apôtres, en effet, allaient arriver auprès d'elle et être témoins de sa gloire.

Marie fit à l'ange une réponse assez curieuse : « Pourquoi, dit-elle, n'avez-vous pas apporté une palme pour chaque apôtre? Il est à craindre que si je donne celle-ci à l'un d'entre eux, les autres ne murmurent. Puis, que dois-je faire, et quel est votre nom? » L'ange rassura la Vierge au sujet de la palme, annonçant que par elle s'opéreraient de grands prodiges; et il lui ordonna d'aller sur le Mont des Oliviers.

Marie obéit. Elle gravit la colline, précédée par la lumière de l'ange et tenant en main le βραβεῖον. Quand elle fut arrivée au sommet, toute la montagne tressaillit d'allégresse avec ses arbres, qui s'inclinèrent comme pour adorer. Troublée par ce prodige, Marie pensa que Jésus était là, Dieu seul pouvant accomplir de pareilles merveilles. L'ange se montra de nouveau, déclarant qu'en effet le miracle est l'œuvre de Dieu seul. Puis, sans donner expressément son nom, il se désigna assez clairement, en disant qu'il était « celui qui reçoit les âmes de ceux qui s'humilient devant Dieu et qui les transporte au séjour des justes, le jour où elles sortent de leur corps ». C'est le signalement de saint Michel.

Marie lui dit alors : « Mon Seigneur, de quelle manière venez-vous vers les élus? Dites-le-moi, pour que je fasse le nécessaire, quand vous viendrez me prendre. » L'ange répondit : « Lorsque Dieu m'enverra vers vous, je ne viendrai pas seul, mais Dieu lui-même avec toutes les armées angéliques descendra vers vous. Et il chanteront en votre présence. Gardez donc le βραβεῖον. »

A ces mots, le messager celeste, devenu semblable à la lumière, remonta au ciel. Quant à Marie, elle retourna à sa maison. A peine en eut-elle franchi le seuil, que l'édifice trembla « à cause de la gloire du βραβεῖον », qu'elle tenait dans sa main, et qu'elle alla aussitôt déposer dans sa chambre, après l'avoir enveloppé dans un linceul. Puis, elle fit à Jésus une prière, lui demandant de venir lui-même la prendre à son heure dernière et de ne pas laisser ce soin aux Puissances célestes, conformément à la promesse qu'il lui avait faite précédemment.

2^o *Ce qui se passa le premier jour.* — Nous avons entendu l'ange annoncer à Marie qu'elle mourrait dans trois jours. L'orateur s'est ingénié à occuper tout ce temps par des épisodes. Voici ce qui se passa le premier jour.

Après sa prière à Jésus, Marie ordonne à sa servante de convoquer ses parents et ses connaissances par ces simples mots : « Marie vous appelle. » Quand ils sont réunis, la Mère de Dieu leur adresse la parole en ces termes : « Mes pères et frères, aidons-nous les uns les autres. Voici que je vais sortir de mon corps pour aller à mon repos éternel. Exercez à mon égard une grande charité : Restez avec moi pendant les deux premières nuits qui vont suivre ; que chacun de vous prenne une lampe et ne la laisse pas s'éteindre pendant ces trois jours. Et je vous bénirai, avant de partir de ce monde. »

Ils firent comme elle avait dit. La nouvelle que Marie allait mourir parvint à tous ceux qui la connaissaient, et bientôt une foule nombreuse se trouva rassemblée autour de sa maison. Se tournant vers eux, Marie leur dit : « Mes pères et frères, aidons-nous les uns les autres. Allumons nos lampes, et veillons, car nous ignorons à quelle heure le voleur doit venir. Je ne redoute pas la mort, ajouta-t-elle ; c'est le sort qui attend tout le monde ; je ne redoute que l'adversaire qui s'attaque à tous, *μόνον ἐκεῖνον εὐλαβοῦμαι τὸν πολεμιστὴν, τὸν πρὸς πάντας πολεμοῦντα*. Au demeurant, il ne peut rien contre les justes et les fidèles. Il ne triomphe que des incrédules. A l'heure de la mort, deux anges viennent vers l'homme, l'ange de la méchanceté et l'ange de la justice. Ils tâtent le corps du défunt. S'il a fait des œuvres de justice, l'ange de la justice se réjouit, et d'autres anges se joignent à lui pour emporter son âme dans le séjour des justes. Si, au contraire, il a commis des œuvres mauvaises, c'est à l'ange de la méchanceté à se réjouir, tandis que l'ange de la justice se lamente. L'âme du pécheur est enlevée par les esprits mauvais, qui ne cessent de la tourmenter. Ainsi, mes pères et frères, aidons-nous les uns les autres, et faisons en sorte que rien de mauvais ne soit trouvé en nous. »

Après ce petit discours, les femmes présentes dirent à Marie : « O vous, notre sœur, qui êtes devenue la Mère de Dieu et la Maîtresse de tout l'univers, qu'avez-vous à craindre ? Vous êtes la Mère du Seigneur : vous n'avez commis aucun péché, *ἢ μηδὲν ἁμαρτήσασα*. Vous êtes notre espérance et notre soutien. Si vous-même n'êtes pas rassurée, que ferons-nous, nous autres misérables ? Si le berger redoute le loup, où fuiront les brebis ? »

Tous les assistants fondaient en larmes. Mais Marie leur dit : « Retenez vos pleurs ; réjouissez-vous plutôt et psalmodiez, afin que descende sur vous la bénédiction. » Ils se levèrent aussitôt et prièrent. La prière finie, ils s'assirent et s'entretenaient ensemble des grandeurs de Dieu et des miracles qu'il a accomplis.

Ces pieux entretiens duraient encore, quand soudain l'apôtre Jean arriva et frappa à la porte de la maison. Une nuée l'avait saisi à Sardes, et l'avait transporté en un clin d'œil à Jérusalem. L'orateur décrit son entrevue avec Marie dans les termes les plus touchants. C'est un fils qui parle à sa mère, et une mère à son fils. La Sainte Vierge rappelle à l'apôtre bien-aimé la scène qui se passa au pied de la croix et les paroles de Jésus : « Jean, mon enfant, ajoute-t-elle, souviens-toi de la recommandation qu'il te fit. Ne m'abandonne pas. » Et en disant ces mots, la Vierge laissait couler de paisibles larmes.

Jean, qui ignorait encore qu'elle devait quitter son corps, fut bouleversé par ce langage. Elevant la voix, il s'écria : « Marie, Mère du Seigneur, que voulez-vous que je fasse pour vous? Je vous ai laissé mon serviteur, pour qu'il prît soin de vous, en mon absence. Vous n'auriez pas voulu, en effet, que je désobéisse au Seigneur, qui nous a ordonné de parcourir le monde, jusqu'à ce que le péché soit détruit. Dites-moi donc la peine de votre âme. Vous manque-t-il quelque chose? »

Marie lui répondit : « Jean, mon enfant, je n'ai besoin d'aucune des choses de ce monde, puisque après demain je quitte cette terre. Je te demande seulement de prendre soin d'ensevelir mon corps et de me garder, avec tes frères, les apôtres, trois jours durant, à cause des princes des prêtres. Je les ai entendus, en effet, de mes propres oreilles, déclarer que s'il trouvaient mon corps, il le livreraient aux flammes. »

A ces mots, Jean ne put retenir ses larmes. Il aurait voulu précéder Marie dans le tombeau, et l'avoir à son chevet, à son dernier soupir. La Vierge le voyant tout en larmes, ainsi que les autres assistants, l'exhorta à maîtriser sa douleur, et l'envoya vers les assistants pour les inviter à chanter des psaumes, pendant qu'elle s'entretiendrait avec lui. Pendant qu'ils psalmodiaient, Marie conduisit l'apôtre bien-aimé dans sa chambre et lui montra les habits dont on devait la revêtir après sa mort : « Jean, mon enfant, dit-elle, tu sais que je ne possède rien autre sur la terre que ma toilette funèbre et ces deux tuniques. Il y a ici deux veuves. Quand je serai sortie de mon corps, tu donneras une tunique à chacune d'elles. » Elle lui montra ensuite la palme que l'ange lui avait remise : « Jean, mon enfant, prends ce $\beta\rho\alpha\beta\epsilon\iota\omicron\nu$; tu le porteras devant mon cercueil, suivant qu'il m'a été dit. » Mais Jean se récusa : « Je ne puis le prendre en l'absence de mes coapôtres, de crainte qu'à leur arrivée, il ne s'élève entre nous quelque murmure et quelque plainte. Il en est un, en effet, qui est plus grand que moi et qui est établi sur nous tous. Mais, lorsqu'ils seront arrivés, il sera fait selon votre volonté. »

A peine étaient-ils sortis de la chambre, qu'un grand coup de ton-

nerre retentit et fit trembler tous les assistants. C'étaient les apôtres, au nombre de onze, qui arrivaient chacun porté sur une nuée. Pierre débarqua le premier, puis Paul, puis les autres. Ils furent assez étonnés de se trouver réunis. Après qu'ils se furent donné le baiser fraternel, Pierre prit la parole, et dit : « Mes frères, remercions Dieu de ce qu'il nous a réunis ici tous ensemble, y compris notre frère Paul. » Les apôtres ajoutèrent : « Prions pour connaître la volonté de Dieu, qui nous a rassemblés en ce lieu. » Alors s'engagea entre eux une lutte d'humilité pour savoir qui ferait la prière au nom de tous. Pierre offrit à Paul l'honneur de commencer. Paul s'excusa humblement : « Pardonne-moi, Père Pierre : Je ne suis qu'un néophyte, indigne de suivre les traces de vos pas. Et comment oserais-je prier avant toi? N'es-tu pas, en effet, la colonne de la lumière? Et tous les autres frères ici présents sont meilleurs que moi. A toi donc, Père Pierre, de prier pour nous tous, afin que la grâce du Seigneur demeure avec nous. »

L'humilité de Paul réjouit tous les apôtres, qui dirent à Pierre : « Père Pierre, tu as été établi sur nous tous. Fais de nouveau la prière avant nous. » Le prince des apôtres dut s'exécuter. Il étendit ses mains vers le ciel, et fit au nom de tous une belle prière. Quand il eut terminé, voici que Jean vint aussitôt vers eux : « Bénissez-moi tous », dit-il. Et chacun l'embrassa, en suivant l'ordre de préséance. Il raconta comment il avait été transporté miraculeusement de Sardes à la maison de Marie, et comment il avait appris que celle-ci était sur le point de quitter cette terre. Il ajouta : « Mes frères, lorsque vous allez entrer, au jour qui approche, dans la maison de la Mère du Seigneur, retenez vos larmes, pour qu'elle ne soit pas troublée. Le Maître, du reste, lorsque je reposais sur sa poitrine, à la Cène, me fit une recommandation dans ce sens. Nous éviterons ainsi de scandaliser la foule qui nous entoure; car en nous voyant pleurer, ils pourraient se dire dans leur cœur : Eh quoi! Eux aussi redoutent la mort? »

3° *Ce qui se passa le second jour.* — A l'aurore du second jour, les apôtres entrèrent dans la maison de Marie et la saluèrent d'une commune voix par ces mots : « Marie, mère de tous ceux qui se sauvent, que la grâce soit avec vous! » La conversation s'engagea alors entre la divine Mère et ses enfants privilégiés. Marie se fit raconter par chacun d'eux de quel pays il était parti et comment il était arrivé à Jérusalem. Ces récits firent tressaillir de reconnaissance l'âme de la Vierge, qui adressa à son divin Fils une belle prière. Puis elle conduisit les apôtres dans sa chambre pour leur montrer ce qu'elle avait déjà fait voir à Jean.

Ces entretiens prirent tout le second jour. Quand le soleil fut couché,

Pierre, se tournant vers les apôtres, leur dit : « Mes frères, que celui qui a une parole de sagesse exhorte la foule pendant toute la nuit. » Tous lui répondirent que personne n'était mieux qualifié que lui-même pour cet office : « Qui est plus sage que toi ? Nous avons tous grand plaisir à t'entendre. » De nouveau le coryphée dut s'exécuter. Il débuta par une considération un peu trop mystique, parlant de « la lampe à trois mèches » qui est constituée par le corps, l'âme et l'esprit de chacun. Aussitôt une voix céleste lui rappela de se mettre à la portée de ses auditeurs : « Un bon médecin donne aux malades les remèdes qui leur conviennent, et la nourrice s'adapte à l'âge du poupon. » Reconnaissant de l'avertissement, Pierre s'écria : « Nous vous bénissons, ô Christ, gouvernail de nos âmes. » Puis, se tournant vers les vierges qui étaient présentes, il fit l'éloge de la virginité. « Le Christ, dit-il, a comparé le royaume des cieux aux vierges, parce que l'âme vierge vit sans souci terrestre et se trouve toujours prête à partir pour l'autre monde. »

Pour développer cette idée, Pierre a recours à une parabole originale : Un riche citadin avait de nombreux serviteurs. Deux d'entre eux l'offensèrent, et furent exilés par lui dans une campagne lointaine. L'un considéra la terre d'exil comme son séjour définitif. Il acheta des domaines, se bâtit une belle maison et s'installa le plus commodément possible. L'autre gagna aussi de l'argent, mais il réalisa tout son avoir en pièces d'or, qu'il remit à un orfèvre en lui disant : « Fais-moi avec ceci une couronne d'or, sur laquelle tu graveras le nom de mon maître et celui de son fils. » L'orfèvre exécuta la commande. Au bout d'un certain temps, le maître fit rappeler les deux serviteurs par un messenger au caractère bourru. Malgré les instances que lui fit le serviteur devenu grand propriétaire, cet homme brutal, ne connaissant que la consigne, ne voulut accorder aucun délai pour la vente des domaines. Il fallut partir en toute hâte et presque sans le sou. L'autre serviteur, au contraire, qui avait converti toute sa fortune en une couronne d'or, répondit à l'appel avec empressement. On devine l'accueil que le maître fit à chacun des deux. Le premier fut jeté, pieds et mains liés, dans un lieu de désolation. Le second fut hautement félicité et reçut une charge honorable.

Telle fut la parabole que saint Pierre développa devant les vierges et qu'il expliqua ensuite à la foule. Les deux serviteurs expulsés loin de la face de leur maître représentent Adam et sa postérité chassés du paradis et exilés sur cette terre. Le jour arrive pour chacun de nous de la quitter. Le messenger inexorable qui vient nous en retirer, c'est la mort. Heu-

reux celui qu'elle trouve prêt ! Son âme est transportée avec des chants dans le lieu du repos. L'âme du pécheur, au contraire, s'en va au lieu du tourment.

4° *Ce qui se passa le troisième jour. La mort de Marie.* — Le prince des apôtres parlait encore, quand brilla le soleil du troisième jour. A ce moment, la sainte Théotocos se leva, sortit dehors et, levant les mains au ciel, adressa à Dieu une prière. Puis, rentrant dans sa chambre, elle s'endormit sur son lit. Les apôtres étaient rangés en cercle autour d'elle. Pierre était au chevet, Jean aux pieds. Tout à coup, vers la troisième heure, un grand coup de tonnerre retentit, et un parfum enivrant plongea dans un profond sommeil tous les assistants, sauf les apôtres et les trois vierges qui étaient au service de Marie. Le Seigneur Jésus descendit alors sur les nuées, avec une multitude innombrable d'esprits bienheureux. Lui et Michel, l'archange, entrèrent dans la chambre où se trouvaient la Vierge et les apôtres; les autres anges restèrent à la porte. Le Sauveur salua les apôtres, puis sa Mère, qui répondit en bénissant son divin Fils. C'est en lui souriant qu'elle expira bientôt, *ayant accompli son économie, πληρώσασα ἀπ'αὐτῆς τὴν οἰκονομίαν.* Le Seigneur, recevant l'âme de sa Mère, la déposa entre les mains de Michel, après l'avoir enveloppée dans une sorte de fourrure d'un éclat incomparable. Les apôtres virent alors l'âme de Marie sous une forme humaine possédant tous les membres, mais sans sexe déterminé. Elle brillait sept fois plus que le soleil. Transporté de joie, Pierre demanda au Seigneur si l'âme humaine était ainsi blanche comme celle « de cette colombe immaculée ». Jésus lui répondit que les âmes sont blanches, en effet, à leur entrée en ce monde, mais qu'à leur sortie beaucoup sont enveloppées par les ténèbres de nombreux péchés; puis il recommanda au prince des apôtres d'ensevelir le corps de Marie dans le sépulcre neuf qu'il trouverait hors de la ville, du côté droit.

A ce moment se produisit un nouveau prodige. Le corps tout immaculé de la Vierge adressa à Jésus une prière pour se recommander à lui. Et le Seigneur répondit : « Je ne t'abandonnerai pas, écrin de ma perle. Non, je ne t'abandonnerai pas, toi qui seule as été trouvée fidèle et as gardé intact le sceau de la virginité. »

A ces mots, le Sauveur devint invisible. Les apôtres et les trois vierges disposèrent tout pour les funérailles; après quoi ceux qui étaient endormis se relevèrent. Prenant le βραβεῖον, Pierre voulut le remettre à Jean : « Tu es vierge, lui dit-il, c'est à toi à le porter devant le cercueil. » Mais Jean répondit : « Tu es notre père et notre évêque, et c'est toi qui dois entonner le chant en précédant le corps, tenant la palme dans ta

main. — Pour ne contrister personne, reprit Pierre, nous allons en couronner le cercueil. »

Le cortège funèbre s'organisa. Les apôtres prirent sur leurs épaules la litière sacrée, et l'on se mit en marche vers Gethsémani. Pierre entonna le psaume : *In exitu Israël de Egypto, Alleluia*, pendant que les anges et le Seigneur lui-même, assis sur des nuées qui les dérobaient aux regards des mortels, emplissaient l'air d'une céleste musique. L'écho en parvint jusqu'aux oreilles des princes des prêtres. Poussés par Satan, ceux-ci se dirigèrent aussitôt vers le cortège, avec l'intention bien arrêtée de tuer les apôtres et de livrer aux flammes le corps de Marie. Mais les anges les frappèrent de cécité, à l'exception d'un seul d'entre eux, qui réussit à s'approcher du cercueil et à porter sur lui ses mains sacrilèges pour le renverser. Mal lui en prit : ses mains, en effet, restèrent collées à la bière et se détachèrent du reste du corps, à partir des coudes. Le malheureux s'affaissa sur le sol en criant miséricorde. Pierre lui indiqua la voie du salut : la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu. Alors l'homme proclama hautement la divinité du Sauveur et raconta brièvement comment les Juifs avaient été poussés au crime du déicide. Sur un ordre de Pierre, ceux qui portaient le cercueil le posèrent à terre, et le Juif bénit sainte Marie trois heures durant. Il cita même du Pentateuque plusieurs textes se rapportant à elle, ce qui jeta les apôtres dans l'admiration. Quand il eut fini, le prince des apôtres lui dit d'approcher ses moignons des mains qui étaient restées collées au cercueil, et aussitôt tout se recolla parfaitement.

Prenant ensuite un rameau de la palme miraculeuse, Pierre la remit au Juif, en lui disant d'aller vers la foule aveuglée et de leur raconter ce qui venait de lui arriver. L'homme obéit. Il trouva ses malheureux compatriotes plongés dans le désespoir et s'attendant au châtiment de Sodome. Il leur prêcha la foi en Jésus-Christ. « Ceux qui crurent recouvrèrent la vue; les incrédules restèrent aveugles. »

5° *Épilogue*. — Après cette phrase, les variantes commencent dans les manuscrits. Dans deux ou trois parmi les plus anciens et les meilleurs, on ne trouve aucune allusion à l'assomption corporelle de la Mère de Dieu. Plusieurs parlent du transfert miraculeux du corps, sans qu'on puisse affirmer qu'il s'agit d'une résurrection proprement dite. Dans le cod. 1190 du fonds grec de la Bibliothèque nationale de Paris, qui date de 1568, la résurrection de Marie se produit au paradis terrestre, auprès de l'arbre de vie, en présence des apôtres, qui sont arrivés jusque-là portés sur une nuée en compagnie du Sauveur. Le cod. graec. VII, 38 de la Bibliothèque Saint-Marc de Venise raconte que l'apôtre

Thomas, par une permission divine, ne se trouva pas à la sépulture de la Sainte Vierge et n'arriva à Gethsémani que trois jours après l'événement. Comme il se lamentait amèrement, les autres apôtres voulurent lui accorder la consolation de voir une dernière fois la Mère de Dieu. Ils ouvrirent donc le sépulcre, mais le trouvèrent vide : sur quoi ils conclurent que le corps virginal avait été transporté dans le paradis.

Vu ces divergences, il est bien difficile d'établir d'une manière certaine la finale primitive. Autant qu'il est permis de le conjecturer, celle-ci contenait une brève allusion à une translation du corps : car il y a dans ce qui précède plusieurs passages qui l'annoncent assez clairement. Nous sommes porté à considérer comme authentique ce passage du cod. Vatic. 2072, qui est du x^e siècle : « Les apôtres restèrent près du tombeau trois jours durant, faisant bonne garde. Après le troisième jour, ils ouvrirent le cercueil pour vénérer le précieux tabernacle de la toute-digne-de-louanges. Mais ils ne trouvèrent que les linceuls, le Christ Dieu, qui s'est incarné d'elle, l'ayant transportée dans l'éternel repos. » Il semble bien que nous ayons là une allusion à l'assomption proprement dite. Mais ce n'est pas très explicite. Il ne faut pas oublier que chez les Byzantins, à côté de la tradition de beaucoup la plus commune qui enseignait la résurrection de la Vierge, il y en avait une autre que l'on trouve formulée dans l'apocryphe grec intitulé le *Livre de Jean sur la Dormition de Marie* : D'après cette seconde tradition, le corps de la Mère de Dieu aurait été transporté au paradis terrestre, où il serait conservé incorruptible jusqu'à la résurrection générale. Au x^e siècle, Jean le Géomètre se faisait le défenseur de cette opinion, et au xiii^e, Michel Glykas écrivait un de ses *Chapitres théologiques* pour la réfuter. De toute manière, il ressort du discours de Jean de Thessalonique que, pour cet orateur, l'objet direct de la fête de la Dormition est de commémorer la mort de la Mère de Dieu et les prodiges qui l'accompagnèrent.

III — LES SOURCES DU DISCOURS

Par le bref résumé qu'on vient de lire, il est clair que Jean de Thessalonique a largement puisé dans les apocryphes. Celui auquel il a le plus emprunté est le récit latin du pseudo-Méliton de Sardes connu sous le nom de *Liber transitus Mariae* (1). C'est de beaucoup le plus convenable des apocryphes qui nous sont parvenus sur la mort de la

(1) *P. G.*, t. V, col. 1231-1240.

Sainte Vierge. Il ne faut point le confondre avec une autre recension latine publiée par Tischendorf dans ses *Apocalypses apocryphae* (1). Celle-ci n'a fourni à notre orateur que deux ou trois détails insignifiants. Jean n'a presque rien tiré non plus de l'apocryphe grec : *Joannis liber de Dormitione Mariae*, également édité par Tischendorf (2), et source de la deuxième recension syriaque, de la recension arabe et de la recension éthiopienne. En donnant ses préférences à la narration du pseudo-Méliton pour la suite des événements, notre auteur a fait preuve de bon goût. Mais quelle différence entre le maigre récit de l'apocryphe et la vivante mise en scène de l'orateur ! Celui-ci, du reste, ne s'est pas contenté d'amplifier son modèle. Il l'a corrigé sur plus d'un point. Dans l'apocryphe, nous voyons Marie demander qu'aucune puissance de l'enfer ne vienne à sa rencontre, et manifester une crainte quelque peu puérile de voir le prince des ténèbres. Dans notre discours, la Vierge supplie son divin Fils de venir la chercher lui-même et de ne pas confier ce soin aux bons anges. Si elle déclare redouter l'adversaire commun du genre humain, elle ajoute aussitôt que le démon ne peut rien contre les justes : et l'on voit par le contexte que, si elle tient ce langage, c'est dans un but d'édification et d'instruction. Les assistants, du reste, proclament sur-le-champ qu'elle n'a rien à craindre, puisqu'elle est sans péché.

De même, notre orateur se garde bien de répéter les paroles que l'apocryphe met sur les lèvres de la Mère de Dieu s'adressant aux apôtres : *Le Seigneur vous a envoyés pour que vous me consoliez au milieu des angoisses qui doivent fondre sur moi*. Dans son récit, Marie expire dans les transports de l'amour et de la reconnaissance, en souriant à Jésus.

On peut se demander si Jean a inventé de toutes pièces les discours et prières qu'il a enchâssés dans le cadre du pseudo-Méliton, ou s'il a puisé à des sources que nous ignorons. Ces discours et ces prières sont, en général, d'une psychologie de bon aloi. On y découvre un vrai souci de ne pas perdre contact avec la vie réelle. Jean, sans doute, nous l'avons vu, ne recule pas devant le merveilleux ; il en garde une bonne dose, une dose trop forte pour l'histoire. Mais, en même temps, on ne peut nier qu'il ne fasse parler la Sainte Vierge et les apôtres avec beaucoup de naturel. Le tout vise à instruire et à édifier les fidèles. Il est donc tout à fait vraisemblable que c'est l'orateur lui-même qui a composé ces dialogues et ces prières, à la manière des anciens historiens,

(1) *Apocalypses apocryphae*, p. 113-123.

(2) *Ibid.*, p. 95-112.

qui mettent leur propre rhétorique dans la bouche de leurs héros.

Somme toute, en voulant dégager des récits apocryphes sur la mort de Marie le fond de vérité qu'il a cru y découvrir, l'archevêque de Thessalonique est arrivé à nous donner une nouvelle narration *sui generis*. à laquelle il est malheureusement difficile d'attribuer une valeur historique quelconque. Ce sera, si l'on veut, le meilleur des apocryphes, une légende pieuse, mais rien de plus; à moins qu'on ne découvre un jour les traces sérieuses de ce récit authentique composé par les témoins oculaires, à l'existence duquel Jean a cru avec une bonne foi que nous ne voulons pas suspecter.

Faisons remarquer, d'ailleurs, que son homélie, telle qu'elle nous est parvenue dans les plus anciens manuscrits, paraît porter d'autres traces d'interpolations que celles que nous avons constatées dans l'épilogue. Il y a çà et là pas mal de choses qui ressemblent à de petites contradictions. On est également étonné de rencontrer le style direct mis sur les lèvres des apôtres au passage où ceux-ci voient l'âme de Marie sous la forme d'un décalque parfait du corps (1). Il est possible aussi que l'auteur se soit oublié dans sa compilation des apocryphes. C'est le reproche que semble lui faire le moine Épiphanes, au début du IX^e siècle : *Jean de Thessalonique, dit cet auteur, a composé sur la Dormition de la Mère de Dieu un discours fameux, où il s'est obscurci lui-même* (2). Cet obscurcissement peut s'entendre au sens littéraire et aussi au sens moral : *Jean a terni sa gloire en composant ce discours*. L'une et l'autre interprétations sont recevables.

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que la pièce a exercé une influence considérable sur l'homilétique byzantine. Les orateurs postérieurs s'en sont généralement inspirés. Au lieu de puiser directement dans les apocryphes, ils ont été heureux de trouver cette source expurgée. La partie narrative de leurs homélies sur la Dormition, si elle ne reproduit pas toujours le récit de Jean, y fait au moins de claires allusions. On en a un bel exemple dans la courte homélie de l'abbé Théognoste que nous avons publiée récemment dans la *Patrologia Orientalis* (3). Cette influence se comprend d'autant plus facilement que le discours de Jean est sans doute le premier qui ait été composé sur la mort de la Sainte Vierge. Comme nous l'avons déjà écrit, seul celui de saint Modeste, patriarche de Jérusalem de 631 à 633, pourrait lui disputer la priorité.

Son influence sur l'iconographie n'est pas moins évidente. Le type

(1) ἡμεῖς οἱ ἀπόστολοι ἐθεασάμεθα τὴν ψυχὴν τῆς ἁγίας θεομήτορος.

(2) αὐτὸς ἑαυτὸν ἐπεσκίασεν. *Vita Dei genitricis, P. G.*, t. CXX, col. 188.

(3) *Patrologia Orientalis*, t. XVI, p. 47-462.

classique de la Dormition dans la peinture byzantine reproduit la position des apôtres autour du lit de Marie, telle qu'elle est décrite dans notre homélie : Pierre est au chevet, Jean aux pieds; et, à côté, l'on aperçoit l'âme de la Vierge sous la forme d'un petit enfant emmaillotté, que reçoit l'archange Michel des mains de Jésus. Cela n'a rien de surprenant, puisque la peinture byzantine vise à reproduire, autant que faire se peut, la réalité historique, et que Jean de Thessalonique annonce, dans son exorde, qu'il va raconter les faits tels qu'ils se sont passés.

Rome.

M. JUGIE.

